

## Les Communautés sociales dans *Portrait d'un inconnu* et *Madame Bovary*<sup>1</sup>

Haru TAKAHASHI

本稿は、ナタリー・サロートとギュスターヴ・フローベールの作品に潜んでいる社会的共同体を明らかにし、さらにそれをスノビズムという問題体系から論じようとするものである。サロート『見知らぬ男の肖像』の序文にて、サルトルは「lieux communs」という語を使い、言葉とそれによって発生する人々の極めて無意識的な共同体を指摘した。本稿ではさらに視野を広げ、サロートの文学上の師であるフローベールの『ボヴァリー夫人』にも同様の特徴を見出し、比較検討を試みる。サロート、フローベールの作品を社会的共同体という新たな視座から検討することで、両者の共通点や差異はもちろん、サロートのトロピスムをより明確にするための枠組みを得ることができるだろう。

Mots-clefs : Nathalie Sarraute (ナタリー・サロート), Gustave Flaubert (ギュスターヴ・フローベール), snobisme (スノビズム), lieu commun (常套句), communauté (共同体)

### 1. Introduction

Dans sa critique « La Littérature, aujourd'hui », Nathalie Sarraute écrit : « Des mouvements à l'état naissant, qui ne peuvent pas encore être nommés, qui n'ont pas encore accédé à la conscience dans laquelle ils se figeront en lieux communs, forment la substance de tous mes livres<sup>2</sup> ». Elle est connue pour ces mouvements : des tropismes.

Or, ce terme « lieux communs » a un sens très important pour Sarraute. Ce mot signifie « cliché » mais aussi « endroit commun », et présente le processus lors duquel les gens échangent des idées, d'acquérir une certaine forme de mondanité, participent à un endroit commun et deviennent des snobs. Il s'agit d'un processus qui consiste à devenir snob.

Lorsque l'on réfléchit à ce lieu commun comme une communauté sociale, le lien avec Flaubert a de l'importance. Dans sa critique « Flaubert le précurseur », Sarraute dit que « notre maître à tous, c'est Flaubert » et qu'il est « le précurseur du roman actuel<sup>3</sup> ». En effet, elle partage divers héritages de Flaubert, dont l'un est la communauté basée sur le langage. Flaubert, alors qu'il avait neuf ans, écrivait dans une lettre à son ami Chevalier : « il y a une dame qui vient chez papa et qui nous contes

---

<sup>1</sup> Cet article est issu d'un exposé prononcé à l'Université de Tsukuba le 24 mai 2024 lors d'un séminaire organisé par l'Université de Tsukuba et l'Université Paris 8.

<sup>2</sup> Nathalie Sarraute, « La Littérature, aujourd'hui » [1960], dans *Œuvres complètes*, Jean-Yves Tadié (dir.), Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, p. 1662 (abréviation : *Œ.C.*).

<sup>3</sup> Nathalie Sarraute, « Flaubert le précurseur » [1965], *Œ.C.*, p. 1623.

toujours des bêtises je les écrirait<sup>4</sup> ». Il est très sensible à la bêtise d'autrui, et cette sensibilité se trouve dans plusieurs de ses œuvres à l'instar de *Madame Bovary*, *L'Éducation sentimentale* et *Bouvard et Pécuchet*. En particulier, *Le Dictionnaire des idées reçues* est indispensable si l'on considère les lieux communs chez Sarraute. « Idées reçues » signifie « clichés » et également « pensées acceptées par le public », comme dans Sarraute. Il nous révèle une structure dans laquelle les gens partagent le même langage, le même code et deviennent snobs.

Ainsi, nous nous concentrons principalement sur *Portrait d'un inconnu*, *Le Dictionnaire des idées reçues* et *Madame Bovary* pour examiner les fonctions et les sens des lieux communs et la communauté sociale. L'objectif de cet exposé n'est pas de mettre l'intertextualité en évidence, mais de reconsidérer les romans de Sarraute selon le nouveau point de vue.

## 2. Les lieux communs dans *Portrait d'un inconnu*

Tout d'abord, nous examinerons les lieux communs dans *Portrait d'un inconnu* de Nathalie Sarraute. Les lieux communs chez Sarraute se divisent en deux types : le premier est celui des conversations usées.

« Alors, les voyages, hein, toujours ? les œuvres d'art ? Les musées ? Les Offices ? Rembrandt, hein ? Tiepolo ? Les canaux ? Les pigeons ? Moi, je vais à Évian. Évian. Vous connaissez ? Hôtel Royal. On n'y est pas mal du tout. Et on a de là une vue splendide...<sup>5</sup> »

« Ah ! vous aimez pêcher ?... Alors vous me comprendrez. Pour moi, la pêche c'est tout le charme de cette région. [...] Vous pêchiez le brochet ? Comment ? À la cuiller ?<sup>6</sup> »

La première citation est une scène où un père anonyme (qui n'est pas le père du narrateur) parle au narrateur. Le second exemple est un dialogue de Louis Dumontet, le seul personnage qui porte un nom dans *Portrait d'un inconnu*. Les dialogues, chez Sarraute, ne sont pas romanesques au sens traditionnel. Ils consistent souvent en répétitions de mots et en contenus très banals. Bien qu'il y ait un interlocuteur, Sarraute n'attache de l'importance qu'à la présentation des conversations, plutôt qu'aux échanges verbaux. Rien ne force à faire progresser le récit et, dans le cas de Sarraute, le romanesque peut résider dans les conversations-mêmes.

La seconde caractéristique est l'incarnation de valeurs communes. Les lieux communs chez Sarraute ne sont pas seulement une expression, mais aussi un endroit où les gens communiquent inconsciemment leurs pensées et leurs codes. L'une des caractéristiques des lieux communs est que

---

<sup>4</sup> Lettre à Ernest Chevalier, le 1<sup>er</sup> janvier 1831, Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome 1, Jean Bruneau (dir.), Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 4.

<sup>5</sup> Nathalie Sarraute, *Portrait d'un inconnu* [1948], *Œ.C.*, p. 88.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 167.

les parole deviennent uniformes, en plus, pour renforcer leur légitimité, ils puisent des opinions dans ce lieu commun.

C'est-à-dire, lorsque les snobs estiment que leurs idées sont publiquement correctes et qu'ils veulent les justifier, ils se servent de personnages fictifs dans les lieux communs pour exprimer leurs opinions.

Lui, quand elle arrive, il sait qu'elle ne vient pas seule. Elles sont toujours là, derrière elle, il le sait, les grandes dispensatrices, ses protectrices qu'elle est allée solliciter et qui ne lui refusent jamais leur soutien<sup>7</sup>.

Dans cette citation, les « clichés » apparaissent comme des personnages fictifs. Ces personnages ne sont pas réels. Il s'agit d'un père et de sa fille. Les « elles » sont « dispensatrices » et aussi « protectrices ». Elles sont des entités tirées du lieu commun par la fille. Elles n'existent pas réellement, mais elles apparaissent lorsque la fille veut renforcer la validité de son idée.

Mais elles sont d'attaque, aussi, elle et les fées, elles ne se laissent pas faire non plus, elles ne l'entendent pas ainsi, « non, mais vraiment, il n'y pense pas... où vit-il ? est-ce qu'il vit sur la lune, votre papa » ? Elle hoche la tête d'un air accablé — « si ce n'est pas malheureux de voir ça » — elle est forte, elle aussi, bien découpée : une pauvre femme aux prises avec les dures nécessités... « Comment peux-tu dire ça ? Mais tu ne te rends donc pas compte à quel point la vie a augmenté... [...] <sup>8</sup>»

Ici encore, les « fées » sont « elles ». La fille demande de l'argent à son père sous prétexte de frais médicaux, mais il refuse. Elle invoque alors ces personnages fictif du lieu commun parce qu'elle croit que les pères doivent aider son enfant. En se servant de ces entités pour exprimer son idée, la fille cherche à renforcer la validité de sa demande. Il n'y a pas de pensée ou de parole individuelle, la particularité est éliminée et le soi moyen est créé dans la relation relative avec les autres. Ainsi, les lieux communs chez Sarraute sont un espace social qui forme une communauté.

### **3. Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert**

Quant à Flaubert, il est nécessaire avant tout de voir *Le Dictionnaire des idées reçues*. Car, ce livre se rattache justement à *Madame Bovary* ou à toutes les œuvres de Flaubert. Le texte inachevé, *Le Dictionnaire des idées reçues*, n'est pas du tout ce que l'on attendrait habituellement d'un dictionnaire. Au lieu d'expliquer les sens et les origines des mots, Flaubert se concentre sur la

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 142.

manière dont ces mots sont utilisés dans la société et les images qui leur sont associées.

Décorum. L'officiel, le genre préfet.

Tient lieu de prestige.

Frappe l'imagination des masses — Il en faut ! il en faut !

Dictionnaire. En rire — n'est fait que pour les ignorants.

Imbéciles. Tout ceux qui ne pensent pas comme vous.

Oméga. Deuxième lettre de l'alphabet grec, puisqu'on dit toujours l'alpha et l'oméga.

Prose. Plus facile à faire que les vers <sup>9</sup>.

Ainsi, au lieu de donner la signification ou l'origine exactes, il est question d'expliquer la manière dont les gens utilisent ces mots. On pourrait aussi reformuler une collection des lieux communs qui apparaissent dans les œuvres de Sarraute.

Et la lettre de Flaubert à Louise Colet est très utile pour comprendre cette singularité.

[...] en attendant, une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues* ( sait-tu ce que c'est ? ). La préface surtout m'excite fort, et de la manière dont je la conçois ( ce serait tout un livre ), aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerai tout. [...] On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable*<sup>10</sup>.

Il est évident que derrière ces lieux communs, se cache une communauté sociale. Les mots que l'on emploie fréquemment, c'est-à-dire qui sont socialement acceptables et acceptés par la majorité, font souvent l'objet de répétitions.

Tout langage est d'abord dialogue, c'est-à-dire qu'il ne peut être l'expression d'un individu isolé. [...] La société dont je fais partie est un ensemble de dialogues, c'est-à-dire que n'importe qui peut arriver à dire quelque chose ( pas n'importe quoi ) à n'importe qui d'autre, ensemble qui se divise, s'organise en sous-ensembles : je ne parle pas de la même façon à tous ses membres ; il y a des mots que tel ou tel ne connaît pas, ne comprend pas, certaines allusions, références, résonances qui ne fonctionneront pas que pour les uns, en particulier ceux qui auront fait les mêmes lectures que moi. [...] Le « langage » d'un individu sera strictement déterminé par les différents groupes auxquels il appartient à l'intérieur de la

---

<sup>9</sup> Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues*, Gallimard, Collection Folio, 1973.

<sup>10</sup> Lettre à Louise Colet, le 16 décembre 1852, *Correspondance*, tome 2, p. 208.

société [...] <sup>11</sup>.

Butor a révélé que les mots d'un individu sont sous l'influence de la contrainte sociale et que la communauté est tissée par la conversation. Ce qui est important, c'est le processus par lequel les mots prononcés par les membres de la communauté sociale sont reçus par les autres, répétés et font l'objet d'une compréhension commune et de clichés au sein de ce groupe. Les clichés et les lieux communs se forment toujours les uns en relation avec les autres.

#### 4. La communauté dans *Madame Bovary*

On retrouve, dans le mécanisme du *Dictionnaire des idées reçues* les diverses œuvres de Flaubert. En effet, cet ouvrage, dont le nom commence à apparaître dans ses correspondances dès 1850, constituait une sorte de synthèse pour Flaubert. Car, cet écrivain avait toujours pour but de décrire la bêtise, et les lieux communs sont indissociablement liés aux pensées et aux paroles de ses personnages. Dans cet exposé, selon « Flaubert le précurseur » de Sarraute, nous examinerons *Madame Bovary*.

Sarraute cite une scène de *Madame Bovary* dans laquelle le couple Bovary reçoit une invitation du marquis d'Andervilliers. Bien qu'Emma commençât à concevoir quelques regrets quant à son mariage avec Charles, les gens issus de la haute société l'emplissaient de joie et de respect. Et en même temps, elle ressentait un amour naissant pour un vicomte. Sarraute poursuit :

Les clichés ici sont, si l'on peut dire, à double fond.

L'image qui est observée est par elle-même une convention pure. C'est l'image d'eux-même, formée par le plus parfait conformisme aux modes d'une époque et aux usages d'une caste, que cherchent à projeter autour d'eux ces personnages. Cette image, qu'ils dessinent par toute leur personne, leur vêtements, l'expression de leur visage, leurs préoccupations, leur mode de vie, leurs sentiments Mme Bovary avidement l'absorbe, elle s'imprime en elle, collant à d'autres images tirées de ce fond qu'ont enrichi toutes ses lectures et ses rêveries. Cet apprêt, composé d'images et d'idées depuis longtemps mille fois ressassées, reprises, travaillées et perfectionnées, la fait ressortir, chatoyer, acquérir une complexité, une subtilité, qu'une première perception toute fraîche et candide ne pourrait lui donner, que seul peut saisir le regard prévenu d'un connaisseur <sup>12</sup>.

Il convient de remarquer qu'Emma tombe amoureuse des codes de conventions. Emma, dont les idées sur l'amour se sont formées par le biais de ses diverses lectures alors qu'elle vivait au

---

<sup>11</sup> Michel Butor, *Répertoire II*, Les Éditions de Minuit, 1964, p. 83-84.

<sup>12</sup> Nathalie Sarraute, « Flaubert le précurseur », *Œ.C.*, p. 1635.

couvent, est amoureuse des hommes qui correspondent à ces normes, tandis qu'elle se désintéresse de ceux qui n'y correspondent pas. Ainsi, un vicomte appartenant à la haute société, sachant danser et bien vêtu, ou Rodolphe, qui s'exprime en propos passionnés comme s'il était un personnage de roman, partagent des valeurs communes avec elle. C'est pourquoi Emma ressent de l'amour pour eux<sup>13</sup>.

Et la bêtise d'Emma, mais aussi de Léon, de Homais et d'autres n'est pas due au manque de connaissance. Ils sont bêtes parce qu'ils se trouvent toujours à l'intérieur de la communauté. Milan Kundera écrit : « la bêtise moderne signifie non pas l'ignorance mais *la non-pensée des idées reçues* <sup>14</sup> ».

## 5. Les points communs et les différences des lieux communs entre Sarraute et Flaubert

À la lumière des points précédents, il n'y a rien d'étonnant à ce que la fille ait invoqué les fées du lieu commun dans *Portrait d'un inconnu*. Charles mécontente Emma parce qu'il est loin de son lieu commun à elle. Sa perception de Charles est qu'il est un homme qui ne sait pas manier un pistolet, ne connaît pas la mode, et parle toujours de manière posée, est commun à la pensée que les pères doivent aider leur enfant sans hésiter.

Or, quand on considère la communauté sociale chez Flaubert, le cas le plus intéressant est celui de Charles. Car, il est le seul personnage qui puisse sortir de la communauté formée dans *Madame Bovary*. Nous voyons ici le jeune Charles au début de ce roman.

Nous étions à l'Étude, quand le Proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. [...]

Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le *genre*.

Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manœuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux<sup>15</sup>.

On peut voir que Charles est en conflit soit avec les élèves soit avec l'enseignant. Bien que nous ne puissions pas déterminer qui prononce « nous », il y a une communauté sociale similaire

---

<sup>13</sup> Cf. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, p. 13-14.

« On retrouve le désir selon l'*Autre* et la fonction "seminale" de la littérature dans les romans de Flaubert. Emma Bovary désire vivre à travers les héroïnes romantiques qui remplissent son imagination ».

<sup>14</sup> Milan Kundera, *L'Art du roman*, Gallimard, 1986, p. 198.

<sup>15</sup> Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], dans *Œuvres complètes*, tome 3, Claudine Gothot-Mersch (dir.), Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 151-152.

dans *Le Dictionnaire des idées reçues*. Ils ont déjà l'«habitude» de ne pas tenir leur casquette à la main. Le jeune Charles ne le sait pas, c'est-à-dire qu'il n'échange pas les lieux communs avec eux.

Cette structure est, en fait, commune également aux œuvres de Sarraute. Par exemple, dans *Enfance*, l'héroïne, conformément aux ordres de sa mère et du médecin, continue à mâcher la nourriture jusqu'à ce qu'elle devienne « aussi liquide qu'une soupe <sup>16</sup> », et les autres enfants se moquent de la jeune Sarraute, considérée comme « une enfant maniaque <sup>17</sup> ». Le fait de mâcher longtemps sa nourriture est considéré comme un comportement étrange et anormal dans cette communauté, et ne pas se conformer aux mœurs et coutumes équivaut à être soumis à la pression sociale.

Dans le cas de Sarraute, au contraire, elle fournit peu d'explications sur les lieux communs dans ses romans. Cependant, ce qui est sûr, c'est que, tandis que chez Flaubert les clichés avaient pour fonction d'établir les personnages en tant qu'individus, chez Sarraute, un personnage est dépeint comme s'il représentait la communauté entière.

Ici, on peut soulever une question : dans *Portrait d'un inconnu*, les lieux communs étaient fréquemment répétés et omis, mais dans *Madame Bovary*, est-il possible que divers clichés soient également omis comme chez Sarraute ?

Les clichés mettent en relief le malaise d'Emma et la banalité de Charles. Cependant, dans le cas de Sarraute, les personnages sont lisses, sans relief et sans différence. Il est impossible de lire les pensées intérieures du père et de la fille dans *Portrait d'un inconnu* comme Charles. Il n'y a rien à l'intérieur d'eux, seulement des lieux communs à la surface.

Même s'il est indéniable que Charles et Emma se définissent également de par les idées reçues, Sarraute fait une description toutefois très différente. Par exemple, dans *Madame Bovary*, le pharmacien Homais, présenté comme le personnage le plus snob, ne parle qu'en utilisant les mots qu'il a trouvés dans *Le Dictionnaire des idées reçues*, et ainsi manipule l'opinion publique et tente de gagner l'ordre national de la Légion d'honneur afin de satisfaire sa vanité. Cependant, même lui, fait l'objet de fluctuations subtiles. Alors que les habitants de Yonville et de Tostes sont décrits comme stagnants et inchangés, Homais existe clairement en tant qu'intellectuel progressiste. Comme nous l'avons déjà mentionné, bien que Charles soit clairement dépeint comme une personne stupide, en même temps, il est la seule personne qui nourrisse de véritables sentiments romantiques et ne fait pas partie de la communauté par sa manière d'être. S'il y a bien un personnage qui n'énonce pas les clichés et qui n'est pas dominé par les lieux communs, c'est Charles<sup>18</sup>.

Alors, quel était l'objectif de Sarraute ? Il s'agit de tropismes finalement. Ce sont des

---

<sup>16</sup> Nathalie Sarraute, *Enfance* [1983], *Œ.C.*, p. 994.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 993.

<sup>18</sup> Cf. Vladimir Nabokov, *Lectures on Literature*, Harcourt Brace Jovanovich, 1980, p. 133.

« [...] the love Charles almost unwittingly develops for Emma is a real feeling, deep and true, in absolute contrast to the brutal or frivolous emotions experienced by Rodolphe and Léon, her smug and vulgar lovers ».

mouvements psychologiques qui se produisent à la suite de petites choses comme des mots, des gestes, ou des regards. Les lieux communs dominent non seulement les stimuli, mais aussi la création des personnages et le déroulement de l'action, voire peuvent opprimer ceux qui s'écartent des codes.

## **6. Conclusion**

Nous avons examiné les lieux communs chez Sarraute et Flaubert, en nous référant à *Portrait d'un inconnu*, *Le Dictionnaire des idées reçues*, et *Madame Bovary*. Ces deux écrivains ont des approches différentes, mais tous deux se servent de lieux communs, pour dépeindre les snobs et la formation de la communauté sociale. Et contrairement à Flaubert, chez Sarraute, les personnages existent tout simplement pour représenter la communauté sans dévoiler d'émotions personnelles, ensuite, les communautés sociales sont étroitement liées aux tropismes sous divers aspects.

(This work was supported by JST SPRING, Grant Number JPMJSP2121.)

(Doctant à l'Université de Tsukuba)